

L'identité nationale des Québécois

Essai présenté dans le cadre du concours prix sociologie-UQAM 1996

Caroline Mac Kay

Number 27, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1002364ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1002364ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (print)

1923-5771 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Mac Kay, C. (1996). L'identité nationale des Québécois : essai présenté dans le cadre du concours prix sociologie-UQAM 1996. *Cahiers de recherche sociologique*, (27), 197–201. <https://doi.org/10.7202/1002364ar>

L'identité nationale des Québécois

Essai présenté dans le cadre du concours
prix sociologie-UQAM 1996

Caroline MAC KAY

Attention! Ne faisons pas de bruit, ne le déconcentrons surtout pas... Le Québec est occupé: il souffre, il cherche. Il fouille désespérément un peu partout à la recherche d'une identité qui serait reconnue. Les deux «référents d'hommes» (mais non, c'est de référents identitaires qu'on a besoin ici!) tenus depuis 1980 ne sont, en fait, qu'une manifestation de la profonde crise d'identité qui secoue le Québec...

Notons tout d'abord qu'il est normal qu'un groupe tente de définir son identité, en vue de la construire et pour, ensuite, pouvoir l'affirmer et la réaliser. Aussi, une identité tendra toujours à préserver son intégrité et sa valeur¹.

Par ailleurs, les premiers pas du nationalisme québécois ont été caractérisés par un repli sur soi du peuple dans une société rurale où primait la religion. Il s'agissait, maintenant vu avec un certain recul, d'un mécanisme de défense compensateur et protecteur de l'identité que menaçaient l'insécurité et la non-confiance du peuple en ses moyens, état dû à un affrontement difficile avec une autre culture, en l'occurrence anglophone. La crainte de subir un échec ou d'être dévalorisés face à cette autre culture alors très puissante a donc conduit les Canadiens français vers une fermeture et un repli dans leurs traditions protectrices. La solidarité mécanique régnait et était caractérisée par une forte cohésion sociale. Le nationalisme de l'époque en était un de survivance et de méfiance à l'égard de la nouveauté et de l'inconnu. C'était la «grande noirceur» au Québec.

La Révolution tranquille et l'avènement des communications de masse sont venus bouleverser l'ordre établi. Une nouvelle conscience nationale apparaît alors. Les Québécois prennent conscience de leurs moyens, et la confiance s'installe. Le nationalisme traditionnel et

¹ A. Mucchielli, *L'identité*, Paris, PUF, coll. «Que sais-je?», no 288, 1986, p. 112.

culturel se transforme en nationalisme moderne et politique. Il y a rattrapage du peuple québécois dans tous les domaines et on se sert de l'État pour parvenir à ses fins. C'est le règne de l'État-providence. La société s'urbanise, une solidarité organique se déploie et il y a une forte montée de l'individualisme qui devient, comme Durkheim l'avait déjà signalé, une foi commune moderne. Les sociétés relativement simples du passé font place à un monde plus complexe: celui de la division très spécialisée du travail. Cependant, il est erroné de croire que le passage à la société moderne donne lieu à un déclin général et total de la solidarité; ce passage marque plutôt une transition vers une nouvelle forme de solidarité. Toutefois, les institutions premières et traditionnelles, source de solidarité mécanique, comme la religion, la localité, le voisinage et la famille, perdent de leur force. Ces changements, passablement brusques, engendrent une profonde crise des valeurs qui va de pair avec la crise d'identité contemporaine du Québec.

D'autre part, le nationalisme moderne doit faire face à de nombreux nouveaux défis, dont le pluralisme ethnique et la mondialisation. Il faut se demander si la nation québécoise sera capable de survivre à l'avènement du «village global» et si elle pourra sauvegarder sa fragile identité. La mondialisation aura d'importantes répercussions sur le rôle de l'État. Dans un autre ordre d'idée, le pluralisme représente un enjeu majeur dont il est grand temps de s'occuper sérieusement. Des mesures doivent être prises pour assurer l'intégration des immigrants à la société québécoise. On les incite à connaître, à comprendre et à apprécier les valeurs, la langue, la vie politique, culturelle et économique, le territoire, l'histoire et le projet national des Québécois. On les invite aussi à y apporter leur contribution, qui peut constituer une richesse pour le peuple hôte.

Au fil des ans, il semble que le nationalisme québécois ait émergé en réponse contre le nationalisme canadien, qui, selon la vision trudeauiste, privilégiait la centralisation de pouvoirs au palier fédéral et une politique de multiculturalisme. Cette dernière a effacé la notion du Québec en tant que peuple fondateur. Par cette politique, adoptée en 1971 par Trudeau, toutes les cultures présentes au Canada se trouvent sur un pied d'égalité, ce qui fait de la culture québécoise une culture non distincte. L'idée du multiculturalisme et le rapatriement de la Constitution, en 1982, qui était le symbole et l'instrument de «l'unité» du pays dont Trudeau rêvait, provoquent le mécontentement des nationalistes québécois. C'est que le multiculturalisme est, selon H. Adam², diamétralement opposé au nationalisme québécois et mine la cohésion nationale. Il existe, entre les cultures anglophone et francophone, des

² H. Adam, «Les politiques de l'identité», *Anthropologie et sociétés*, vol. 19, no 3, 1995, p. 99.

divergences quant au contenu de l'identité. Il y a ambivalence identitaire due à la coexistence de deux modèles de cultures principales et presque antagonistes, et ces contradictions créent des tensions. L'absence d'un noyau identitaire culturel commun constitue donc, du moins en partie, ce qui provoque la crise d'identité au Québec. Selon M. Elbaz et D. Helly:

Les politiques de création d'un sentiment national [au Canada] se sont heurtées à la coprésence de deux sociétés nationales [...] [et] le Canada a depuis 1971 tenté de développer concurremment une identité pancanadienne, une réduction des inégalités culturelles et raciales et une gestion patrimoniale des cultures ethniques, sans arriver à produire une identité nationale où puisse se reconnaître le mouvement sécessionniste québécois³.

Il y a ainsi une forte opposition entre le nationalisme canadien, qui favorise la centralisation et le multiculturalisme, et le nationalisme québécois, qui veut la plus grande décentralisation possible des pouvoirs qui seront remis aux provinces et la reconnaissance du Québec comme société distincte. Il se dégage pourtant un aspect positif, pour le nationalisme québécois, de cette opposition, car, d'après H. Adam⁴, le nationalisme fleurit mieux lorsqu'il est supprimé. Cela corrobore l'idée de L. Balthazar⁵ qui soutient que la nation québécoise est le produit inattendu du nationalisme canadien. Plus le Canada en impose au Québec, plus celui-ci, en réaction, fortifie son nationalisme. Par ailleurs, il ne faut pas oublier qu'une identité se construit et se définit toujours par rapport à d'autres identités, auxquelles elle se compare, qu'elle mime ou dont elle se différencie.

Aussi, l'identité collective s'articule autour d'une solidarité collective inscrite dans un territoire, une histoire et un projet national communs et autour d'un sentiment d'appartenance à une nation. À ce chapitre, le recul des valeurs religieuses dans les sociétés modernes permet, selon Elbaz et Helly⁶, un certain déplacement de la loyauté vers une communauté de semblables, et donc l'émergence d'un sentiment d'appartenance à une nation «qui se fonde sur des passions, des représentations et des intérêts communs qui donnent aux nationaux la conviction de vivre un destin commun qui est différent de celui des autres

³ M. Elbaz et D. Helly, «Modernité et postmodernité des identités nationales», *Anthropologie et sociétés*, vol. 19, no 3, 1995, p. 27.

⁴ H. Adam, art. cité, p. 103.

⁵ L. Balthazar, «Les nombreux visages du nationalisme au Québec», dans A.-G. Gagnon, *Québec: État et société*, dossiers documents, Montréal, Québec/Amérique, 1994, p. 32.

⁶ M. Elbaz et D. Helly, art. cité, p. 17.

nations⁷». De plus, la langue devient le nouveau référent de la similitude. Elle est, selon F. Dumont, «une évidence à laquelle un groupe peut se référer pour prendre conscience de soi et représente la faculté de rassemblement, la puissance créatrice de la personne et de la culture⁸». La langue est donc un lien direct avec l'identité; elle est aussi l'un des plus importants facteurs de la culture québécoise, celui qui est le plus déterminant. Cette dernière se présente d'abord comme un ensemble de traits et de stéréotypes plus ou moins marqués qui se rapportent à la mentalité, aux coutumes, aux modes de vie, aux institutions et aux traditions. Elle est également liée au territoire, un cadre physique qu'un peuple s'approprié dans un processus historique qui est symbolique. Là où elle devient identité, la culture s'enracine dans un sentiment d'appartenance, dans des rapports sociaux et dans la solidarité. Par ailleurs, et cet aspect est important, la culture d'un peuple est le fruit de son histoire particulière. La culture se nourrit donc d'une mémoire collective. Elle ne se forme pas à partir de rien, car «elle est le travail collectif grâce auquel les hommes tissent leurs liens avec le monde⁹».

Tout cela amène à l'idée que l'identité nationale et la conscience collective des Québécois ne pourraient qu'être accrues par un renforcement de l'enseignement de l'histoire et du français. L'éducation est cruciale en ce qui concerne l'identité, car il s'agit d'un agent de socialisation. F. Dumont écrit que «la méconnaissance de l'histoire fait des étudiants [...] des êtres sans prises dans l'aventure humaine¹⁰». Pour être un citoyen participant pleinement à la démocratie, deux savoirs sont indispensables: la langue et l'histoire. Pour terminer, je dirai avec F. Dumont que:

La vitalité de notre collectivité en Amérique dépendra toujours de bien d'autres facteurs que la structure de l'État: de la qualité de la langue, de la valeur de l'éducation, de la créativité de la culture, de l'équité des institutions et des rapports sociaux: en bref, du dynamisme que le peuple lui-même puisera dans son identité¹¹.

En somme, toute forme d'identité est constamment appelée à se modifier, à évoluer et à traverser diverses phases. La crise d'identité nationale que vit présentement le Québec n'est pas ancrée dans un

⁷ *Dictionnaire de la sociologie, sciences de l'homme*, Références Larousse, 1993, p. 159.

⁸ F. Dumont, *Raisons communes*, Montréal, Boréal, coll. «Papiers collés», 1995, p. 123.

⁹ *Ibid.*, p. 29.

¹⁰ *Ibid.*, p. 104.

¹¹ *Ibid.*, p. 77.

processus statique, et on peut donc avancer l'idée qu'il y a espoir. Espoir de résoudre la crise, espoir d'espérer.

S'il vous plaît, y aurait-il un médecin dans la salle? Il y a urgence, M. Québec est souffrant, il cherche... encore!

Caroline MAC KAY
Sciences humaines
Cégep Montmorency